

FAMILLE AFRICAINE ET HABITAT

Gérard BRASSEUR
Directeur de recherches ORSTOM

C. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

28 NOV. 1983

N° : 3804

Cote : B

Faisant suite à l'article que nous écrivions ici même il y a quatre ans sur l'habitat rural africain (1), nous voudrions essayer de montrer maintenant de façon plus précise comment la vie sociale s'organise au sein de la maison.

Quelques aspects particuliers de la famille africaine doivent nous permettre de mieux comprendre la façon dont se présente son habitat et nous avancerons successivement, passant de l'économique au social et au spirituel, ceux qui ont trait à sa pauvreté, à son étendue, à sa conception de l'existence.

La société africaine traditionnelle ne connaît pas la richesse comme on l'entend dans les pays dits développés. Quelques familles privilégiées, ici ou là, possèdent des bijoux d'or, collectionnent le bétail, disposent plus ou moins d'une clientèle à leur service, mais dans l'ensemble, jusqu'à ces dernières années et pour les milieux ruraux de l'intérieur, elle a vécu dans un grand dénuement matériel.

La maison, nous le rappelons, est faite essentiellement de matériaux prélevés sur place qui conditionnent en grande partie sa forme : d'origine animale — peaux ou laine — à l'orée du désert, d'origine végétale dans les pays très secs du Sahel ou très humides de la forêt, d'origine minérale dans les savanes argileuses où l'habitat est permanent. Rien n'y vient du dehors, étant donné les difficultés de transport : peu de routes et peu de véhicules, les moyens d'échange étant rendus difficiles aussi par une production et des disponibilités monétaires très faibles. Ce n'est que progressivement et de façon inégale que l'outillage, les objets de quincaillerie, le ciment et la tôle ondulée ont pénétré.

Par ailleurs, il n'y avait pratiquement pas de main-d'œuvre spécialisée, chacun construisait sa case comme il cultivait son champ, en requérant seulement l'aide de ses voisins, à titre de réciprocité et sans autre dépense qu'une consommation plus grande de nourriture, ces jours particuliers.

Il en est résulté une réelle médiocrité des divers aspects de l'habitat touchant à la solidité, à la salubrité, au confort, et indéniablement un manque de progrès, une sclérose, sans oublier bien sûr certains types de construction qui forcent l'admiration (tels les Mousgoum du Cameroun). Mais contre-partie inattendue, cet habitat est très

(1) *Etudes Scientifiques*, Septembre 1975. Numéro spécial sur l'habitat rural en Afrique, pp. 4-10. Voir les deux plans de maisons du Mali qui accompagnent l'article.

plastique avec son système de cases : il se modèle sans cesse aux besoins du moment, il offre à chacun la place dont il a besoin pour accomplir les actes essentiels de la vie quotidienne, il compense la sujétion d'avoir ici à réparer tous les ans un mur ou un toit par l'avantage de pouvoir s'adapter constamment.

Et c'est bien une nécessité pour la famille africaine qui est étendue par nature et dont le contenu évolue vite. Vite, du mouvement naturel de sa population, les naissances et les décès, très élevés les unes et les autres. L'espérance de vie, non pas à la naissance, mais à un an ne dépasse pas 43 ans et le renouvellement des générations est rapide, avec des femmes qui ont déjà eu un à deux enfants à 20 ans. Vite aussi, de la volonté de ses membres, par l'effet des unions matrimoniales. La polygamie très répandue entraîne la croissance des familles, mais davantage d'instabilité en leur sein avec de fréquentes répudiations — suivies du retour des femmes dans leurs familles d'origine. Les décès des chefs de ménage n'ont pas toujours cependant cet effet, dans la mesure où la coutume veut que le frère cadet hérite des femmes de son aîné et les garde avec lui.

Enfin il ne faut pas oublier le rôle de l'absence, de plus en plus grand dans le monde rural contemporain où les hommes désertent pour des migrations de travail, non seulement à la morte saison — ce qui n'a pas de répercussions sur l'habitat, mais souvent plusieurs années de suite, et dans ce cas, celui-ci en sera sûrement affecté.

Ainsi la maison devra être à la dimension de grandes familles, mais sa plasticité lui permettra de s'adapter à toutes ses transformations : un membre en plus, on ajoute une case ; un en moins, on peut laisser tomber celle qu'il occupait, d'où cet aspect toujours un peu désordonné de l'habitat.

Mais dans l'ensemble, les maisons n'ont rien d'anarchique et répondent à une organisation conforme aux besoins de la vie quotidienne.

Dans la plupart des sociétés africaines, la famille gravite autour de son chef, l'homme qui l'a fondée ou qui en a reçu la charge par voie de succession. Un ordre de préséance sera observé en sa faveur : il occupe la place de choix, tout part de lui et tout y revient. Généralement ce sera le fond de la cour, face à l'entrée ; ainsi pourra-t-il mieux surveiller tout ce qui se passe chez lui. Mieux encore la maison elle-même peut être ordonnée en fonction de la case du chef de famille, si l'usage veut qu'elle soit orientée par exemple selon la marche du soleil, avec son ouverture soit au levant, soit au couchant. Près de cette case aussi se trouvera l'autel des ancêtres ou la pierre votive.

Autour du chef de famille vont se distribuer tous ses membres, mais dans un ordre en rapport avec leur fonction et leur dignité. La première place reviendra alors à la première épouse et deuxième, troisième... épouses seront à la suite. Après elles les frères et leurs épouses, les enfants mariés suivront le système de la parenté classificatoire. Dans les maisons à plan circulaire, cet ordre sera plus facile à respecter et il pourra correspondre encore à la marche du soleil. Il se peut que la coutume n'attribue pas de case en propre au chef de famille ; dans ce cas il effectuera alors le tour de ses femmes, disposées suivant leur ordre d'arrivée, la première occupant alors la place d'honneur.

Il apparaît que les grands enfants se trouvent plutôt en position marginale, ne pouvant plus passer les nuits auprès de leurs mères. Les filles demandent l'hospitalité de veuves âgées. Quant aux garçons ils aiment généralement se retrouver entre eux par classe d'âge, surtout à l'intérieur du groupe issu de la même initiation. Ils se construisent à

plusieurs une case à eux a proximité d'une famille qui y consent. Ce n'est que devenus adultes, à l'approche de leur mariage, qu'ils se construiront leur propre case, à la place qui leur revient.

Cet ordre idéal est souvent difficile à respecter en raison des modifications nombreuses dans la composition de la famille ; des retouches incessantes devront être apportées. Devenues trop nombreuses les cases s'enchevêtrèrent et tendront à ne plus occuper leur place normale. Des scissions au sein de la famille seront nécessaires. A la limite, on démolira le tout et on pourra alors repartir sur des bases plus certaines.

L'étendue des familles — et donc des maisons — est limitée par des raisons d'ordre pratique. Elles étaient certainement beaucoup plus grandes autrefois quand l'autorité du chef était complète, que les besoins de sécurité collective étaient plus pressants. Ce n'était pas le coût de la construction qui s'y opposait. Ainsi des familles pouvaient-elles atteindre la dimension de véritables villages. Et le pouvoir politique, certaines chefferies, ont pu conserver longtemps une cohésion telle qu'il était difficile, au simple coup d'œil, de saisir si l'espace occupé ne correspondait pas plutôt à l'idée de quartier qu'à celle de simple maison.

La limitation est d'ordre économique. C'est le groupe de personnes qui cultive un même champ, qui en engrange la récolte dans un même grenier, qui en fera la substance de ses repas. Autrefois ces groupes étaient plus étendus parce que l'esprit communautaire mieux ressenti. La monétarisation a conduit chacun à préférer produire davantage pour soi, à être moins tributaire du groupe. Ainsi la famille tend-elle à se scinder en ses ménages qui auront chacun leur propre grenier de réserves. Il en résulte un compartimentage particulier à l'intérieur de la maison qui, à côté de la cour collective, comporte alors des cours annexes plus petites où chaque ménage mène en partie la vie qui lui convient.

En effet, à côté de la vie de groupe, les degrés d'intimité à tous les niveaux doivent être respectés. A l'intérieur du ménage, il n'y a certes pas de barrière, mais chaque individu a ses propres comportements et essaiera plus ou moins de s'isoler, au moins des regards des autres. Ainsi dans l'aire de la case ronde, les ouvertures sont souvent disposées de façon telle que d'une case à une autre, ils ne puissent s'interpénétrer.

La disposition des cases elles-mêmes permet de délimiter les cours particulières des ménages. Elles peuvent être reliées par des murs mais généralement il suffit de les rapprocher, de calculer leur emplacement pour qu'elles forment à elles seules un écran suffisant, sans que l'intercommunication s'en trouve gênée.

Il n'en va pas de même pour l'ensemble de la maison qui occupe une portion d'espace bien déterminée. La disposition des cases aidera aussi à marquer les limites, mais celles-ci seront matérialisées par une clôture et l'ouverture sur l'extérieur se fera par un passage en principe unique qu'une porte vient obturer, ou mieux une case à deux portes diamétralement opposées, le vestibule par où converge toute la circulation vers l'extérieur ou en venant. Cette clôture vaut aussi bien du côté du domaine public que de celui des voisins mitoyens.

Il semblerait aujourd'hui que l'on tienne beaucoup moins à la solidité de la clôture ; des brèches se remarquent souvent par manque d'entretien ou par simple négligence. C'est sans doute que les exigences de la sécurité sont moindres, tant vis-à-vis des humains que des animaux sauvages, mais cela correspond certainement aussi au relâchement de la discipline intérieure de la famille que son chef tient beaucoup moins en main.

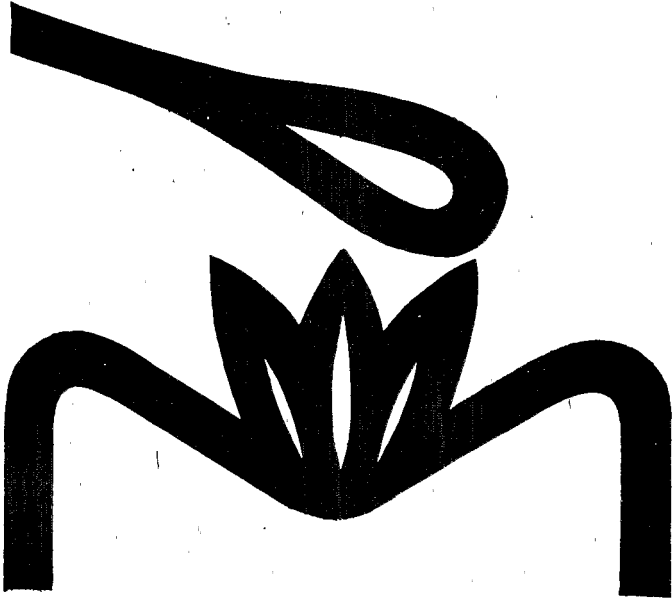
De toute façon, la maison n'est pas une cellule repliée sur elle-même ; elle admet pleinement les échanges dans les deux sens. Plutôt limités en théorie dans celui des entrées, puisque le visiteur ne devrait pas dépasser le vestibule, au moins jusqu'à ce que le maître de maison ne l'ait admis à pénétrer plus avant, elle permet largement à ses membres de vivre la vie sociale.

Celle-ci se déroule devant les maisons et surtout sur la place publique où les hommes, quand ils ne sont pas au champ, passent une partie de leur journée à deviser, à se reposer et aussi à effectuer de multiples petits travaux. Tous enfin s'y retrouvent le soir pour manifester leur joie ou plus prosaïquement aujourd'hui pour écouter la radio. Les femmes de leur côté vont ensemble dans la brousse jusqu'au petit commerce local et surtout à la corvée d'eau. Enfin les relations se poursuivent de village à village. Si la coutume ne s'y oppose pas, c'est ainsi que se contractent en partie les nouvelles unions.

La famille a modelé la maison — le fond et la forme —, mais celle-ci a probablement largement aidé au maintien de celle-là. Il aura fallu le dur choc des civilisations, la civilisation traditionnelle et la civilisation industrielle, pour que la famille africaine commence à se sentir mal à l'aise dans le cadre qu'elle s'était constitué et qui lui aura servi pendant des siècles.

Ⓝ

ÉTUDES SCIENTIFIQUES



J-BINET

SEPTEMBRE-DÉCEMBRE 1979

B3802 → 3805